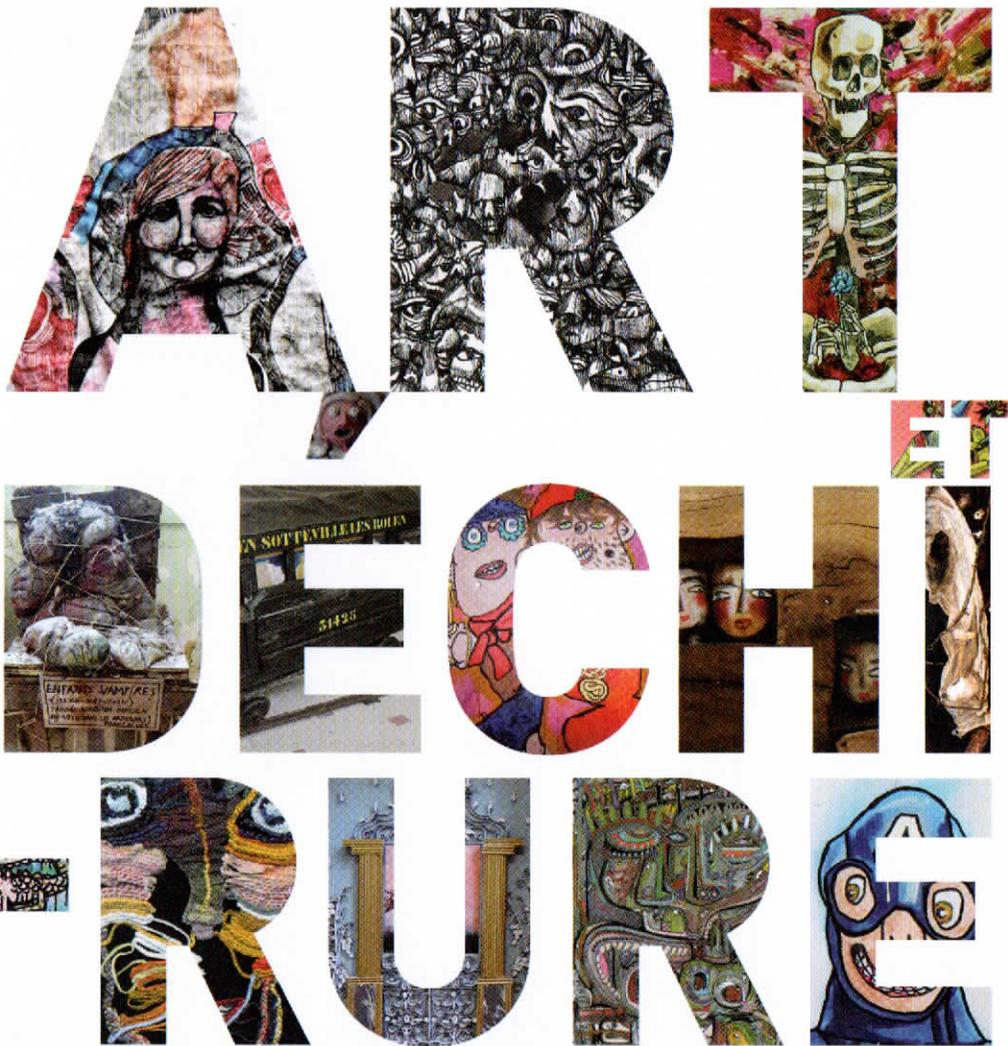


musée
d'art
singulier



Un musée d'art singulier au

Et si on faisait un musée ? Depuis près de 30 ans le festival **Art et Déchirure** a conservé 300 œuvres acquises ou offertes par les artistes exposés au fil de sa quinzaine d'éditions depuis 1988. Malgré le souci régulièrement affirmé de présenter ces œuvres de façon permanente, il a fallu attendre patiemment l'alignement d'une belle série d'étoiles pour bénéficier de l'offre d'installer cette collection dans les salles d'un pavillon désaffecté de l'hôpital psychiatrique du Rouvray.

Au nombre de ces étoiles on peut citer: l'ouverture progressive de l'hôpital aux réalités extérieures suite au combat de Lucien Bonnafé pour la sectorisation psychiatrique; la caution de Paul Huguet précurseur des pratiques artistiques et longtemps président d'honneur de l'association **Art et Déchirure**; la bienveillance de l'administration du Centre hospitalier du Rouvray à l'image de son directeur actuel Jean-Yves Autret qui a connu notre association depuis ses débuts; le devenir urbain des sites historiques de Quatremares appelés progressivement à intégrer la circulation des villes de Saint-Étienne-du-Rouvray et Sotteville-lès-Rouen; la pérennité et la reconnaissance du festival **Art et Déchirure** dans le paysage culturel national et rouennais; le soutien de mécènes institutionnels ou privés et enfin les 230 contributeurs du financement participatif. La conjonction de toutes ces forces a permis l'aboutissement du projet porté par l'équipe d'**Art et Déchirure** et son conseil d'administration.

L'hôpital vit, s'ouvre, s'étend, se vide, se développe et les friches des unités de soins fermées ou déplacées sont appelées,

comme dans les hôpitaux psychiatriques de Gand ou de Risskov, à trouver d'autres destinations, notamment culturelles, à l'instar du musée Guislain en Belgique ou du musée Ovarfasi au Danemark. Il y a donc une certaine logique à ce qu'un ancien pavillon accueillant des malades mentaux soit désormais occupé par des œuvres sensibles à la condition humaine dans toutes ses acceptions, alors même que l'association qui porte ce projet est une émanation directe de l'hôpital psychiatrique par l'entremise d'une équipe autour de deux infirmiers, José Sagit et Joël Delaunay.

Un bâtiment hors-norme pour des œuvres hors-les-normes, cela pourrait être la définition de cet alignement de grandes et de petites salles, bordées d'un long couloir tel que savait en produire l'architecture hospitalière du XIX^e siècle avec ses façades en bandes de briques colorées, l'ensemble donnant sur un magnifique parc planté entouré des murs de l'asile. La magie du lieu opère à plus d'un titre quand la mémoire des murs respire d'un passé d'enfermement qu'on imagine réglementé par un ordre médical. À cette police des corps et des esprits succède la présence d'œuvres où prédominent les aspects charnels, les débordements visuels d'univers singuliers proposés à notre imagination. Ce lieu qui demeure intact, tout juste dépouillé de ses anciens usages, il faut l'habiter, lui superposer d'autres existences, en réalisant son installation et son accrochage. Comment alors le qualifier si ce n'est par l'appellation musée, car à défaut cette expression, pompeuse dans notre cas, évoque malgré tout l'idée d'une collection, d'une sélection d'œuvres associée à la permanence d'un lieu.

Centre hospitalier du Rouvray

Nous l'appellerons musée d'art singulier pour ne pas dire « art brut », en empruntant l'expression à Alain Bourbonnais qui l'a forgée à l'occasion de l'exposition « Les singuliers de l'art » à Paris en 1978.

Nous savons combien les appellations concernant l'art asilaire ou l'art autodidacte ont donné lieu à débat depuis Jean Dubuffet, ses *Cahiers de l'Art Brut* et son *Homme du commun à l'ouvrage*. Le festival **Art et Déchirure** ne s'est jamais cantonné dans une définition restrictive, recherchant toujours l'intention créatrice avec ses moyens d'expression les plus authentiques, instinctifs et inventifs. Il a donné à voir toutes sortes de pratiques, dès lors qu'elles étaient sincères, extra-culturelles et « hors-les-normes » pour reprendre les termes soufflés par Dubuffet à Alain Bourbonnais l'instigateur du musée « La Fabuloserie »*.

Une pratique de l'art hors des sentiers battus où la nécessité prime sur l'efficacité et où les déchirures exaltées ou enfouies, les affres de la figure et de la condition humaine occupent la plus grande place.

Il ne s'agit donc pas de s'appuyer exclusivement sur l'art-thérapie et les pratiques artistiques heureusement développées au sein des institutions psychiatriques, l'inspiration s'apparente davantage à l'idée de liberté, de singularité, de création sans souci des techniques et matériaux utilisés. La recherche « d'authentiques inventeurs, rompus à suivre, sur des sentiers inconnus, la pulsion qui les habite »** tel pourrait être le fond commun des créateurs invités qu'ils soient autodidacte ou pas, handicapés ou autres. Dans cet esprit les collections développées par les musées *L'Aracine* sous l'égide de Madeleine Lommel ou

La Fabuloserie déjà citée constituent des modèles pour la sensibilité des membres d'**Art et Déchirure** sous la responsabilité de Joël Delaunay.

Notre musée s'appuie sur une collection (Robillard, Marshall, Lortet, Aïni, Chichorro, Jaber, Martha Grünenwaldt, etc...), sur un lieu (Pavillon de la Roseraie initialement destiné aux femmes), mais aussi sur un groupe d'amis et d'artistes qui s'engagent pour le faire vivre. À la vue des espaces proposés, l'invitation à des artistes créateurs reconnus pour charpenter un ensemble d'œuvres qui auraient pu apparaître trop disparates s'est rapidement imposé. Le choix d'offrir les deux plus grandes salles du musée aux œuvres de Marie-Rose Lortet et de Francis Marshall, deux artistes piliers du festival **Art et Déchirure**, s'est imposé naturellement, auxquels sont subtilement associés Jacques Lortet et Chong-Ran Park, leurs conjoints respectifs. De leur côté, Douce Mirabaud, Caroline Dahyot, Hubert Duprilot et Vincent Prieur animent le long corridor où est présenté un ensemble significatif des œuvres de la collection permanente d'**Art et Déchirure**.

Cette première présentation se veut prospective, comme une préfiguration amorçant un virage culturel inédit en France dans un cadre hospitalier. Charge à chacun d'y trouver matière à sensations et à réflexions.

Joël Delaunay / José Sagit / Marion Girat / Didier Mouchel

* Voir *Collectionner l'art brut – correspondance inédite de Jean Dubuffet et Alain Bourbonnais* présentée par Déborah Couette, Albin Michel, Paris, 2016.

** Laurent Danchin, *Aux frontières de l'art brut – Un parcours dans l'art des marges*, Le Livre d'Art, Paris, 2013



FRANCIS MARSHALL ET CHONG-RAN PARK

Le train 31425 s'est arrêté à Sotteville-lès-Rouen, il est sorti de ses rails. Francis Marshall l'a mis en panne. Marshall aime les histoires; il aime les lettres de réclamations, les chefs de gare, la sexualité rurale, l'heure de la soupe, les gens qui attendent, les maisons abandonnées, les voyages en train, etc. Plusieurs wagons sont immobilisés devant des maisons abandonnées, une stèle en forme de pagode côtoie une salle d'attente et un totem flanqué de hachettes. Tout un amalgame de matériaux patiné par le temps, le soleil et la pluie, est posé là, progressivement sorti de son atelier à ciel ouvert proche de sa maison familiale. Un bourrage oublié de ses

Fils de cheminot, enseignant il y a plus de quarante ans au Collège technique de Pont-Audemer, Francis Marshall rejoignait chaque jour en Solex la longère qu'il habitait au lieu-dit « Le bout des haies » à Trouville-la-Haule, en surplomb de la Seine aux confins de l'Eure. C'est là qu'il a commencé au début des années soixante-dix sa série de « Mauricette » en bourrant des bas avec des chiffons trouvés chez Cléroutt, le ferrailleur du coin. Mauricette représentait l'archétype des jeunes filles de la campagne, celles qui prennent le car pour aller à l'école apprendre à coudre et à cuisiner, affublées de leur blouse réglementaire en nylon rose.

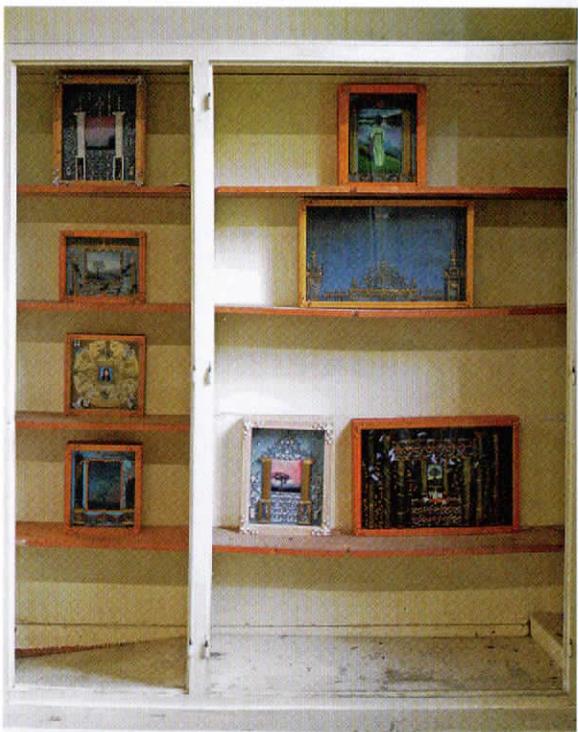
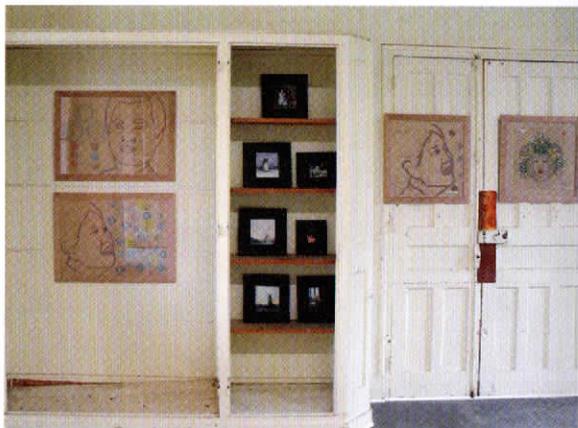


truculents personnages s'est trouvé associé à une peinture rappelant les soins médicaux dans un collège de jeunes filles, puis des enfants trouvés sont alignés dans une salle d'attente improbable qui forme une sorte d'inventaire de différentes séries. Ce chemin de fer devant ces drôles de personnages assemblés avec des portes et autres objets sculptés constituent autant d'images d'un monde désuet et attachant; Cet embryon de rétrospective, ordonnée par l'artiste en trieur en chef soucieux des associations et des matériaux utilisés, nous invite à découvrir un univers singulier, sensible et figuré, parcouru d'une matière biographique exaltée, détournée et recomposée.

Traités avec des physiques ingrats qui renvoient autant aux rudes conditions de la vie en campagne l'hiver dans le froid et la boue qu'à la physionomie de personnages mal habillés, mal soignés et mal nourris, les personnages de Marshall déclinent, non sans poésie et humour, une série de moments choisis d'un univers familial et social frustré: les enfants figés dans leur siège, contraints dans leur condition. Ces sculptures bricolées, souvent dégradées par leur longue exposition à la pluie et au vent ce qui en accentue la fragilité matérielle et existentielle, incarnent une généalogie imaginaire à travers les postures sociales, les allusions sexuelles ou les frictions entre générations; elles portent des



© Didier Mouchel



écriteaux indiquant leur raison sociale, sexuée, toponymique ou chronologique. Tel *Enfant aux oiseaux*, *Château de la solitude*, *Salle d'attente* ou telle *Maison abandonné* (région de Belbeuf) résonnent comme autant d'échos plus ou moins biographiques où l'artiste s'identifie aux « petites gens » selon l'expression consacrée ; ces gens-de-peu mal fagotés aux goûts simples, toujours démodés ; ceux des dispensaires et des salles d'attente venus montrer leurs maladies bénignes ou peu avouables ; ceux des faits divers, amputés de la vie aux physiques ingrats, aux environnements abîmés et aux désirs inassouvis qui rêvent cependant de nouveautés, de voyages lointains et d'aventures sentimentales. Il y a beaucoup de tendresse chez Marshall pour ses personnages, leurs meubles et leurs décors, souvent grotesques mais terriblement humains. En même temps, il n'est pas dupe, derrière les clichés sociaux et conformistes pointent souvent les désirs secrets, les projets contrariés, les rêves inaboutis où chacun peut se reconnaître !

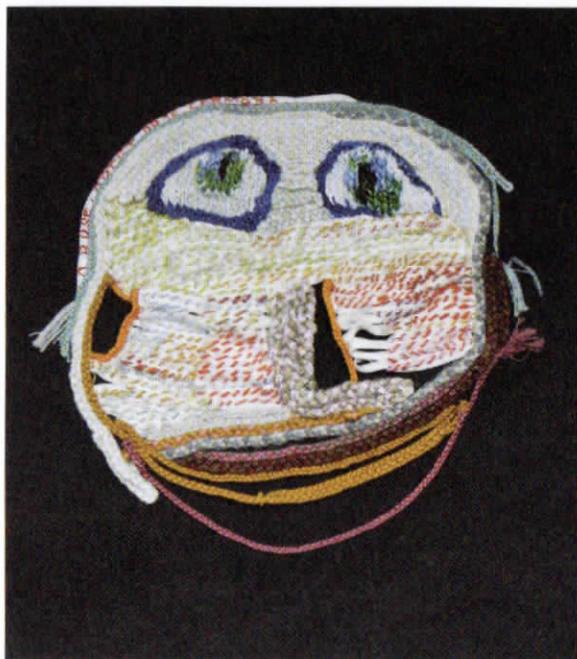
Les peintures qu'il réalise depuis une vingtaine d'années prolongent cet univers où nous sommes invités à toutes les curiosités. Des personnages semblant directement issus d'anciens magazines illustrés ou de romans-photos apparaissent aux fenêtres des wagons ou posent devant des paysages stéréotypés dont le coucher de soleil constitue l'archétype. Chaque fois la peinture est impeccable, claire et précise, alternant aplats et modelés dans une fine couche de couleurs. Les objets peints ou fabriqués par Francis Marshall sont des présences affirmées, ils renvoient à travers des postures ou des types sociaux aux mythologies familiales et collectives qui jalonnent chacune de nos existences.

Chez Chong-Ran Park, les dessins comme les boîtes évoquent des cris rentrés. Avec patience et virtuosité, chaque pièce manifeste quelque chose de simple et tragique qui confine au sacré.

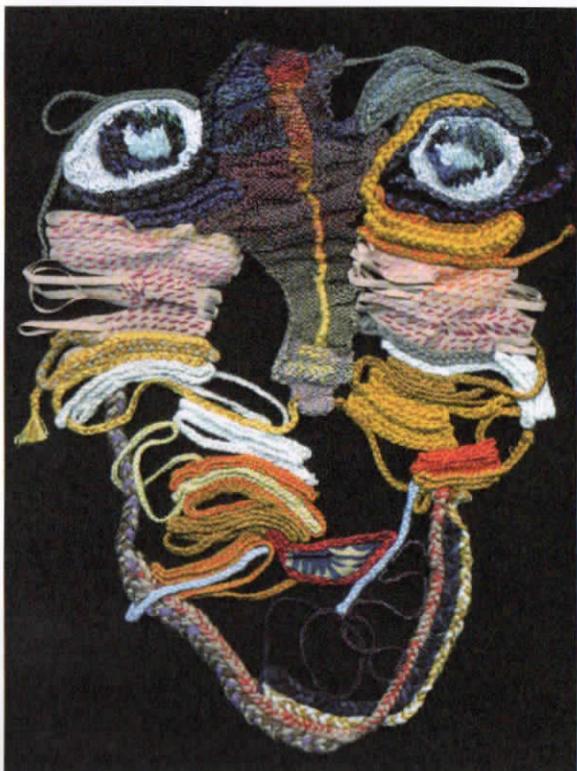
Ses œuvres sont autant de petits autels livrés à la dévotion laïque d'une figure masculine et filiale pour les dessins, féminine et végétale pour les boîtes. Les motifs sont centrés, ajustés dans de savantes symétries de paperolles, à la manière des reliquaires minutieusement confectionnés autrefois par de pauvres nonnes vénérant leur dieu. La modestie des matières contrastent avec l'exubérance des formes architecturées, des dorures et des couleurs. Ces boîtes votives se veulent des intercessions sublimes et païennes entre notre monde et l'art : quel vœu, quel exorcisme recouvrent ces miniatures peintes en forme d'ex-voto ? Derrière le merveilleux écran figé qui cache autant qu'il montre, pointent la distance diffuse de l'exil, la nostalgie des innocences perdues mais surtout l'hommage à une figure anonyme, mythifiée. « La femme de trente trois ans » ou « La convalescente » [traductions du coréen] sont des titres emblématiques d'œuvres où les divinités consacrées sont des femmes habituellement invisibles, humble jeune fille ou simple servante. Patiemment Chong-Ran Park peint et construit avec un raffinement obstiné un univers de tensions contenues, d'apaisement, qu'elle enclos dans le silence de célébrations à la fois grandioses et discrètes. En artiste, attachée à sa solitude, ce qu'elle donne à voir est à la mesure de l'intensité de sa pensée contenue dans ses œuvres.

Les œuvres de Francis Marshall et de Chong-Ran Park sont des pièges à histoires et à émotions, des supports d'imagination souvent graves et drôles. Chacun s'invente des fables devant cette formidable parade brocardant nos désirs et nos envies ou exaltant nos songes et nos prières. Chez eux, les notations les plus triviales comme les propos les mieux sentis, nous ramènent sans cesse à une intime singularité. Leur art confirme que l'imaginaire fait toujours partie de la réalité et qu'il en est la forme la plus vraie.

Didier Mouchel, septembre 2017



© Marie-Rose Lortet



© Marie-Rose Lortet



© André Béquen



© Clotilde Prévost



© Clotilde Prévost

MARIE-ROSE LORTET

Renaissance et sarabande

Sarabande tissée et brodée au milieu d'un entrelacs de toiles, de fils, de structures, de boîtes, de cubes et bobines de toutes grandeurs, couleurs et matières, une troupe de masques et têtes tous plus énigmatiques les uns que les autres s'articule en un théâtre digne de la Comedia dell'ARTE.

Rien ne se perd, tout est transformé, détourné dans le monde des fils de Marie-Rose Lortet. Tout s'empile, s'amasse, s'agite, c'est un univers qui se crée et prend vie devant Elle.

La nuit tout s'anime, s'agite. Les personnages rient, crient, hurlent au moindre intrus qui les dérangent. Les ombres portées dans un tohu-bohu fantasmagorique s'allongent, virent, voltent et chavirent; un instant elles s'arrêtent, hésitent à la première lueur de l'aube avant que l'un des tableaux n'ouvre un œil, réveille le panneau voisin encore assoupi et sonne la charge à la lueur naissante. Le jour gagne, achève de réveiller la troupe encore fatiguée de la sarabande de la nuit, véritable RENAISSANCE. Tous reprennent soufflent et petit à petit s'articulent, s'illuminent, s'indisciplinent, s'emballent au rythme de la Créatrice qui monte et descend sans fin, repique et recoud, taille et sculpte encore et encore.

Elle connaît chacun par son nom : L'ENTÊTE, L'ORIENTAL, LE QUASIMENT Elle saura remettre l'un à sa place qui la contrarie et saura s'émouvoir de la flatterie de l'autre, l'espièglerie du troisième ou les encouragements de tous si elle s'essouffle. Lorsque l'un ou l'autre quitte l'atelier un nouveau fil se tend et transporte la magie, le mystère et la force créatrice. Tout se prolonge dans et au delà des murs.

La nuit, le jour, ici ou là.

Tout prend vie... ils crient, soufflent...

Ils s'agitent, se moquent, surveillent et protègent...

Jamais vraiment éloignés de leurs modèles RENAISSANCE

Tout est lié, tout se tient, c'est le monde des fils de MARIE ROSE

Philippe Jozan

Pendant l'exposition sera diffusé le film de Clotilde Prévost:

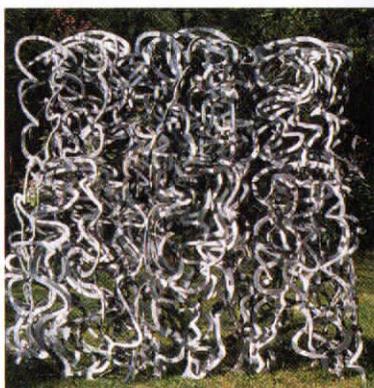
« Marie Rose Lortet, la maison atelier, 1999-2006 »



© Jacques Lortet



© Colette Perlat



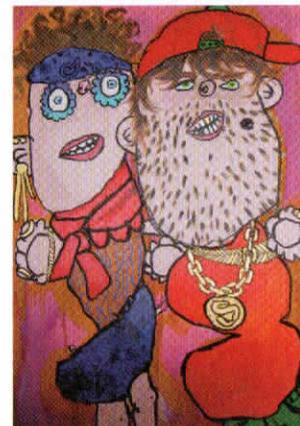
© Jacques Lortet

JACQUES LORTET

L'arpenteur de courbes

La planète habitée par Jacques Lortet vit dans la discrétion de l'intersidéral. Elle brillera des années lumières, toujours plus loin, vers des rêves et des espoirs. Point de Bételgeuse, ni d'Orion pour ce sculpteur du minutieux. Pas d'or ni de métaux rares non plus : dans sa principauté des trésors de poussières d'étoiles recueillis avec délicatesse, enrobés de mots doux, ciselés d'émotions. Sans effort apparent, avec du sourire plein les yeux, Jacques Lortet sculpte le temps à l'intérieur de petits espaces intimes. Il creuse des volutes, déploie des circonvolutions où notre regard se love, circule, décrypte, s'éblouit. Des passages donnent accès à des circuits de mémoire : lorsqu'il ouvre pour nous ses bloc-notes, ses cahiers, voire même des armoires, il faut accepter de franchir le pas, de sauter à pieds joints dans son univers, à cloche-pied sur les cases de sa marelle pour découvrir son ciel ou l'Autre prend son envol. Jacques Lortet compose, recompose, accumule des espaces pour y insuffler du temps, capturer de délicieuses minutes, les étirer, les enfler. Il arrive que ces « bouches » rejettent aussi quelques heures sombres, quelques instants superflus, d'autres indigestions. Caressez la courbe, ondulez avec elle. Laissez-vous piéger par le lac et l'entrelac. Laissez-vous enlacer, chatouiller, par la chaîne du génial arpenteur.

Régis de Loisy



LE CHANTIER

Les ateliers d'art du Chantier de Saint-Gervais sont rattachés au Centre Hospitalier du Rouvray. Ils offrent la possibilité aux patients – en hospitalisation et après hospitalisation – de s'exprimer librement tout en étant guidés, s'ils le souhaitent, par deux artistes plasticiens professionnels. Diverses techniques peuvent être explorées en fonction de leurs capacités et de leurs désirs : dessin, aquarelle, pastel, fusain, acrylique, collage, terre... autant d'opportunités créatrices pour ces hommes et ces femmes en quête de réponses existentielles.



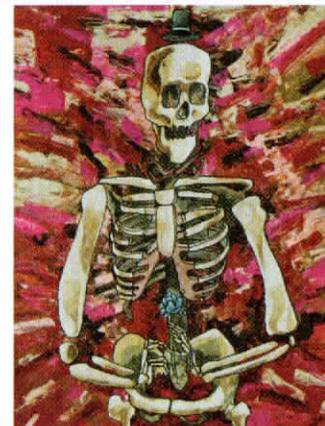


I.M.E

BERNARD LAURENT, A.P.A.P.S.H. DE GOURNAY EN BRAY, MONTROTZY

Les œuvres exposées retracent l'investissement de jeunes adolescents scolarisés en I.M.E., bénéficiant de séances d'art-thérapie. Ces jeunes profitent d'ateliers individuels qui répondent à des objectifs précis (regagner de la confiance en soi et permettre une revalorisation de l'estime de soi, travailler sur la concentration, la motricité fine, acquérir une meilleure autonomie...). Mettre en scène ces travaux et les soumettre au regard extérieur devient alors un outil de révélation et de connaissance de soi.

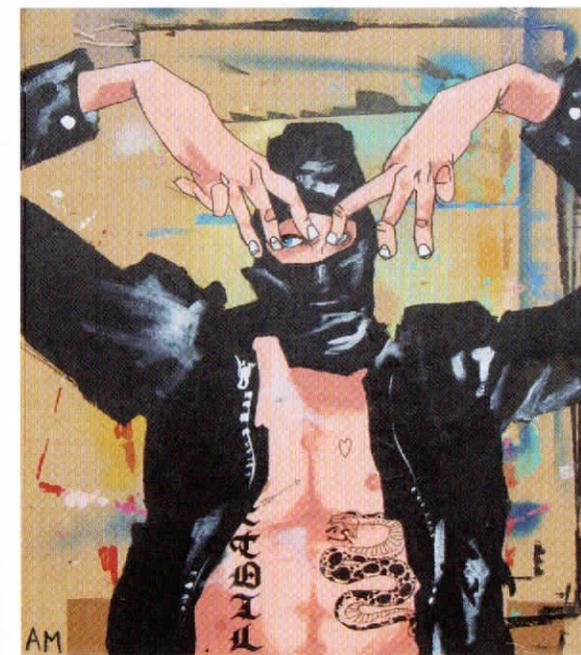
Erwan Autret, art-thérapeute.



U.M.D ŒUVRES DE L'UNITÉ POUR MALADES DIFFICILES

Les œuvres que vous allez découvrir retracent l'engagement des personnes bénéficiant de séances en art-thérapie. Leur investissement a permis d'aboutir à un travail surprenant et de qualité. Dans ces ateliers, le but est d'utiliser les pouvoirs de l'Art pour contribuer à l'épanouissement de l'être humain. Il met en œuvre l'ensemble des mécanismes psychiques, physiques et sociaux, dans l'objectif d'améliorer la qualité de vie par le biais d'une meilleure compréhension de soi. L'Art est utilisé comme moyen d'expression, de valorisation personnelle et d'épanouissement.

Erwan Autret, art-thérapeute





ISABELLE CELLIER

Ise/ brodeuse d'images

Je coupe, j'assemble, je fixe... Les tissus subissent mille coups d'aiguilles et se raidissent. Mes broderies cimentent le tout, cuirassent les fibres. Je brode pour finir, pour encercler, pour figer, pour geler l'apparition. Je brode pour ajouter, charger, orner jusqu'au trop-plein, l'invisible, le brouillage. Puis, les créatures surgissent, sans réflexion, sans préméditation. Elles étaient là, tapies, elles attendaient, elles veillaient comme les eaux dormantes. Chaque bout d'étoffe devient l'hôte de ces figures. Les personnages s'enchevêtrent, s'encastrent, s'autodéterminent, s'affirment.

L'un avec l'autre, l'un sur l'autre, l'un au sein de l'autre.

Les perles et les ors brillent, mais cela semble provenir d'une histoire ancienne. Un avant...Je n'y étais pas. Je ne sais plus.

Des scénarii se trament. Obscurs, hermétiques et muets. Les têtes pendent, les chevelures ruissellent, les yeux observent et attendent. Des sentinelles perplexes, gardiens sans missions, entourent la forteresse aveugle et vide.



CAROLINE DAHYOT

À la fois atelier, demeure et résidence de création, la Villa Verveine, en Picardie, est le quartier général de Caroline Dahyot. La façade de sa maison, qu'elle a entièrement peinte, a déclenché l'opprobre de la mairesse du village, au point d'en faire les manchettes télévisées ! En plus de la peinture et du dessin, Caroline Dahyot crée aussi des poupées et des marionnettes. Son travail est chargé d'amour et de tendresse. Ses scènes familiales et ses couples enlacés aux couleurs vives, aux empreintes post-punk, démontrent beaucoup de charme, de naïveté et de beauté. Pas une ombre de violence dans ce travail frais et spontané, marqué par une vraie patte, une authentique signature, celle d'une artiste avec un cœur à fleur de peau. Elle a été artiste en résidence à La Galerie des Nanas à l'été 2016.

Texte de Jean Robert Bisailon

(Galerie des nanas avec Martine Birobent) pour l'exposition « État Brut » à Montréal.(2017)



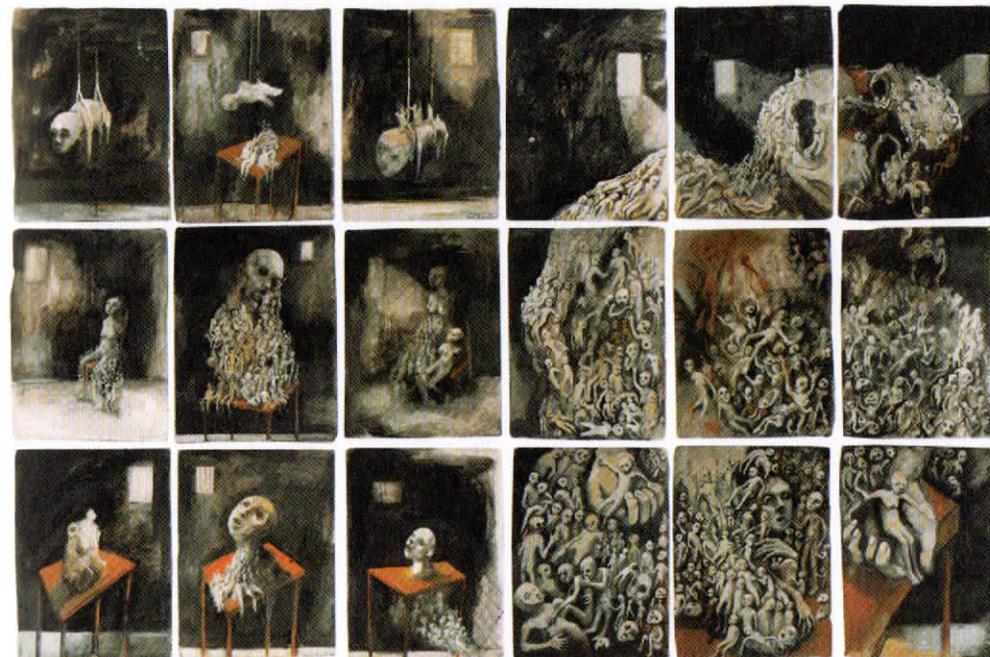


ÉRIC DEMELIS

Le terrain de jeu d'Éric Demelis se situe aux limites, en lisière de plusieurs univers : ni art savant ni produit d'une quelconque expression art-brutiste, ni bande dessinée ni dessin classique, ni réaliste ni onirique, ni drolatique ni sérieux... et, cependant, quand même un peu tout ceci à la fois... Ce sont cette indéfinition définitive et cette instabilité essentielle qui nous attirent et nous captivent. On pressent que ses compositions sont porteuses de sens mais le décryptage en est difficile. On soupçonne cependant une logique inflexible derrière tous ces montages, un peu à la façon dont Raymond Roussel construisait ses récits. Mais les rails en mou de veau portant la statue de l'ilotte en baleines de corset fuient dès que l'on s'efforce d'en appréhender la signification...

On décèle, dans les dessins d'Éric Demelis, qu'ils soient réalisés en solo ou en duo, la manifestation d'angoisses sous-jacentes, de peurs refoulées, qui s'enracinent dans les mythes et les nostalgies d'un passé plus ou moins distant. Ils révèlent la difficile expérience d'une vie, en perpétuelle tension entre être et paraître, entre agir et observer, entre implication et contemplation, ce qui faisait dire à Sartre : « La vie, c'est une panique dans un théâtre en feu. » Et quand il faut sauver les meubles devant la menace de l'in-cendie, l'artiste fait le choix de se retirer avec ses fantasmes et ses regrets plutôt que de prendre le risque de repartir d'une page blanche.

Louis Doucet, août 2015



HUBERT DUPRILOT

Hubert DupriLOT occupe une place singulière dans la peinture, entre art brut et expressionnisme. Une recherche sans limites pour offrir une œuvre à part, qui laisse inmanquablement une trace forte dans l'esprit du spectateur. Sa représentation de l'humanité très remarquée fait montre d'une grande sensibilité, d'un besoin viscéral de peindre. Les couleurs, les sujets graves, mythologiques ou plus « légers » traduisent les rapports de l'homme avec sa condition. Sa démarche l'inscrit dans un sillon prestigieux qu'empruntèrent jadis Zoran Music ou Giacometti.

Jean-Henri Maisonneuve

DOUCE MIRABAUD

Est, Ouest, Nord, Sud. Mes sculptures sont l'équation du silence, de la patience et de la solitude. J'ai erré longtemps au cœur des villes. Le sens est venu après. Un jour j'ai porté mes errances urbaines vers d'autres bords, d'autres milieux pour découvrir les forêts, les montagnes, les océans. Ces longues marches se matérialisent au fil de mes récoltes. Je travaille avec les rebuts de la nature. Il y a des souches, des racines, des algues, du tissu, des métaux, des os, des cheveux... Puis j'ai centré mes récoltes dans un monde tangible. Cela a donné naissance à des sculptures.

J'ai alors quitté le spectacle vivant pour saisir dans mes mains mon propre langage. Mes errances et mes récoltes étaient le trésor silencieux d'une guérison. Je suis nomade, le monde résonne. J'éprouve aussi le paysage en créant des formes architecturales à grande mesure. Pour ces travaux je suis accompagnée, aidée, il m'arrive aussi de réaliser cela toute seule.

La plupart du temps je travaille sans radio sans musique sans rien d'autre que le bruit de mes obsessions. Ce que je ramasse m'offre une vision. Puis elle se transforme en inspiration. Quelque chose se passe à la mesure de mes gestes et du temps, elle bouge, me remue. Je tente alors au mieux d'être à son écoute, d'être dans ces choses à priori mortes au cœur du vivant.



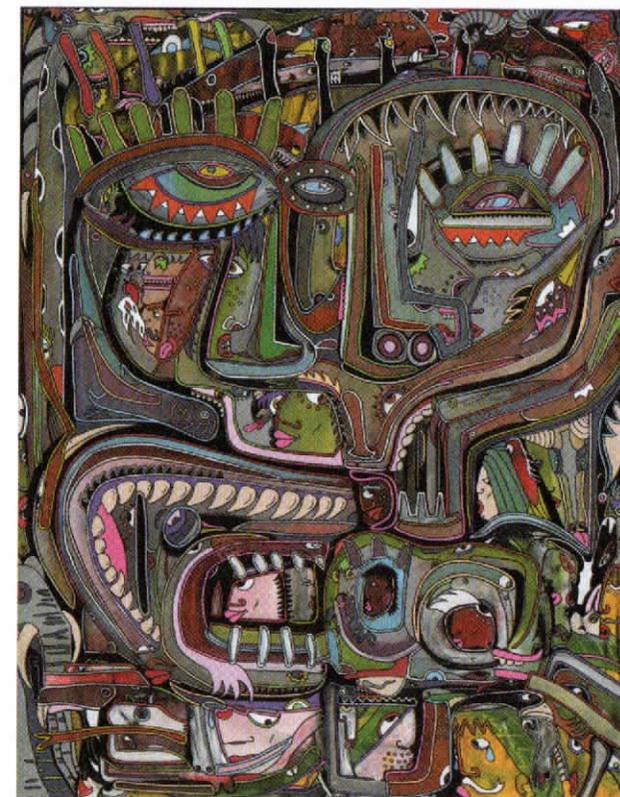
MOONTAIN

En Art comme en Amour, il n'y a rien à prouver, mais Tout à éprouver.

Au premier regard, il est manifeste que le travail de l'autodidacte Moontain se caractérise par l'interaction des lignes avec les couleurs. Les deux entités se décrivent et se définissent mutuellement au sein d'une chorégraphie intuitive, aux mouvements libres de tout contraintes académiques. Il n'est alors pas surprenant d'apprendre que sa démarche traite de lien entre les différents univers, visible et invisible, réel et imaginaire, macrocosme microcosme...

Habité par la conviction profonde qu'un sens caché attend d'être révélé lors du processus créatif, que tout est déjà là, même si on ne le voit pas encore, son travail s'apparente à une recherche de ce mystère de l'Universel qui anime la Vie en nous et nous en la Vie, au-delà des limites classiques de l'espace et du temps.

Nous sommes alors chacun une vague sur un grand océan, jamais vraiment séparés l'un de l'autre, singuliers mais multiples et pourtant formant un ensemble unique. C'est donc cet océan, cette source universelle qui représente le moteur et l'idéal de son travail.





SANDRINE LEPELLETIER

Sandrine Lepelletier vit et travaille à Rouen depuis 1997. Elle utilise des procédés des arts du feu [défournement à chaud ou « raku »]. Les couleurs appliquées sont des engobes vitrifiés.

En reliefs ou grattés dans la terre, les personnages de Sandrine Lepelletier sont des humains. Des humains pas forcément réalistes : des créatures imaginées dans des disproportions souvent curieuses ! Pas gâtées par la vie pour la plupart : l'une a des protubérances sur les bras qui, vues de près, sont des petits personnages. Une autre semble prise dans un réseau de cours d'eau qui « coulent » vers les oreilles, suggèrent le nez, les sourcils puis s'en vont dans les cheveux... Une autre encore, a le ventre percé, d'où émergent des homoncules. L'individu dans l'individu, dans.... en somme ! Et Sandrine Lepelletier, la génitrice talentueuse !

Jeanine Rivais, août 2017



VINCENT PRIEUR

Des yeux en amandes aux couleurs de mer, des joues rosies par l'air extérieur. Des visages d'hommes et de femmes aux cheveux de lin. Des véhicules, voitures, bateaux, montgolfières, avions, vélos, mobylettes, roulottes, aux passagers ombreux, serrés les uns contre les autres tendus vers une même destination. Femmes si nombreuses, charmantes, charmeuses, par leur maintien, leur port de tête, leur cou gracile, chapeautées de bleu de vert de gris, leurs jupes courtes sur cuisses galbées, aux mains gracieuses, aux seins que l'on devine si on ne les voit, aux robes colorées, des filets de pêche.

Ces hommes aux costumes de métiers aux détails précis, pêcheurs, photographes, cuir, clous, et la cigarette au coin des lèvres, gentil ou mauvais garçon, on les imagine gouailleurs. Bas-reliefs façades de maisons, ces voisins, tous dans un même « bateau ». Cadres fenêtres ronds ou carrés avec des personnages, intérieur et extérieur, hommes et femmes et ds animaux, des poissons, des cochons, des vaches, des chevaux, compagnons de voyage, de vie. Boîtes où se rangent avec humour des personnages serrés les uns aux autres. Les sculptures de Vincent sont faites de matériaux chargés d'histoire, d'objets chargés de vie, aux nouveaux rôles tellement poétiques, retrouvant une nouvelle vie, du passé vers l'éternité : cordages, filets, fil de lin, bois flottés, pierres, cuir, fil de fer, mais aussi anciennes portes, volets, bois de tonneaux, outils en fer, cadrans de thermomètre, de baromètre, poignées, verrous, phares, ampoules, ferrures, serrures, couleurs de rouille...

Ses sculptures me parlent du monde, des situations de proximité, des conversations, des confidences, du partage, des instantanés de vie simple... Et ces instants figés à un moment dans une création sont autant d'instant d'éternité, d'universalité, d'humanité.

Cathy Allais, collectionneuse d'art

Vincent fait cohabiter en toute discrétion une nonchalance et de la volonté, de la rêverie et un grand sens de la matière, de la prose et de la poésie, de l'inquiétude et de la sérénité tout en douceur, donnant à sa personne une vraie présence ; une présence à la fois dense et légère. (...)

Dominique, Café associatif « L'écume du jour »



PASKAL TIRMANT

Le parcours artistique de Paskal Tirmant a commencé par le film d'animation traditionnel, image par image deux années de travail créer un film de 7 mn qui a eu l'opportunité de participer à plusieurs festivals internationaux, dont celui d'Annecy.

La rencontre avec sa compagne Léa a amené d'autres rêves, avec des projets artistiques pour chacun d'eux et beaucoup d'autres partagés. Les peintures de Léa appellent les sculptures de Paskal ou c'est parfois le contraire.

Mais toujours les unes et les autres se répondent et se complètent.

L'un et l'autre aiment avant tout imaginer et réaliser des pièces uniques qui puissent donner à rêver et qui emmènent celui ou celle qui regarde découvrir leurs univers poétiques.

Ainsi crée chaque sculpture dans un texte particulier et qui lui appartient, la découverte d'un morceau musical, une rencontre, un voyage, une image fixe ou animée peuvent être à l'origine de sa création, grâce à toutes les émotions provoquées et ressenties.

Ces pièces sont travaillées une à une, à la main, à partir d'assemblages de bois auxquels viennent s'ajouter des matériaux divers, comme le métal, la toile, le papier ou de petits objets de récupération qui trouvent là une seconde vie.

Paskal est dessinateur et sculpteur. Tendance art singulier.
Inspiration dominante les voyages imaginaires.
Technique bois et assemblages, encre et crayons.



PATY VILO

Pour la psychanalyse l'enfance est « la » période de notre vie qui influe sur nos comportements futurs et fait de moi ce que je suis à l'âge adulte. Alors il semble couler de source de créer pour ce nouveau musée un espace où l'on peut laisser surgir ses souvenirs d'enfance.

« Le jardin de Peter Pan » c'est laisser surgir les souvenirs de tendresse partagés avec nos confidents peluches, nos doudous. Ceux qui ont recueillis nos larmes et nos secrets, supportés stoïquement nos colères et nos angoisses lorsqu'on leur arrachait les bras et sautés dans nos bras pour nos jeux et nos éclats de joie.

Déambuler au milieu de ces peluches suspendues c'est plonger dans nos souvenirs, se laisser envahir par la tendresse et retrouver notre liberté d'enfant.

Suspendues dans les arbres les peluches pleureront sous la pluie, gretlotteront sous la neige, se dorloteront au soleil et s'exposeront nues sans défenses face aux intempéries comme nous sommes enfants sans défense face aux accidents de la vie.

Nous verrons alors ce qu'elles deviendront dans un an...
verdies et décoiffées...



musée
d'art
singulier

ART ET DÉCHIRURE

un musée d'art singulier

Joël Delaunay / José Sagit / Marion Girat Quibel (assistante)

art.et.dechirure@gmail.com

www.artetdechirure.fr

Du 8 au 19 novembre 02 35 00 86 01 / 06 60 06 11 78

4 rue Paul Éluard 76301 Sotteville-lès-Rouen

HORAIRES

Du 8 au 19 novembre de 11h à 19h

Après le 19 novembre ouverture le samedi et le dimanche de 15h à 19h

Tarifs : 5€ plein tarif / 5€ tarif réduit

Accès par bus : F3 arrêt SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN - CH du Rouvray

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier chaleureusement les personnes et les institutions qui nous ont contribué à la réalisation de ce projet :

L'ensemble des services du Centre Hospitalier du Rouvray

Alain Margot

Nicolas Maillard

Daniel Lemaire

Jean-Louis Nely

Mohamed et Hamdani

Frédéric Riflard

Thomas Azoulay

Jean-Louis Royer

Valérie Gramon

MGEN de Rouen.

